

## Le baiser de l'adieu

Marianne Mispelaëre

\_148

## Le baiser de l'adieu

Marianne Mispelaëre

Des matières invisibles composent notre pensée, et par extension, façonnent nos actes. Notre regard dirigé sur le monde passe à travers quelque chose de l'ordre de la croyance ; c'est-à-dire d'éléments fondus en nous qui nous emportent et nous orientent à travers le temps et l'espace. Ainsi, « croire » est un filtre. Il nous soulève parfois, reconfigurant continuellement nos destinations, parfois il nous écrase, opaque. L'imagination, l'intuition, l'engouement, les religions teintent notre rapport au réel. Notre psyché baigne dans cette abstraction de sentiments, d'émotions, mais aussi de morale, de préceptes et de mythologies. Voilà le pacte tacite que nous acceptons par le simple fait de vivre en société : nous partageons des invisibles communs – fictions que l'on pense toutes personnelles, mais qui sont autant de visions collectives, communautaires, et réunifiantes. Ce qu'on ne voit pas existe puissamment, fait éclater les attitudes et ressurgir les liens sociaux.

Et si nous rencontrons une attitude qui nous demeure étrangère, illisible, c'est que quelque chose manque en nous. Il faut alors agir, pour voir – demeurer en recherche de tout ce qui électrise l'objet de l'incompréhension. Cela se nomme : relier le rêve et l'action - percevoir le hors-champ des images et des situations vécues, incompréhensibles à nos yeux il y a un instant, pour acquérir la possibilité de voir ce qui se joue, de participer à l'action, de prendre position avec justesse, de faire quelque chose de notre corps.

Un après-midi d'ennui de septembre 2016 me conduit à la bibliothèque municipale. Dans un livre de El-Bokhâri, *Les traditions islamiques*, tome IV, page 93, je lis : « Abou-Horeïra rapporte que le Prophète a dit : « Toute la partie du vêtement qui descend au-dessous des chevilles ira en enfer » ». Cette phrase reste dans ma mémoire presque d'elle-même. Dans la culture islamique, le dessous de la chaussure, la semelle, est signe de mauvais augure. Cela explique pourquoi les Arabes prennent soin de ne pas laisser traîner de chaussures retournées. Considérées dans la religion

149\_

musulmane comme un objet impropre au lieu de recueillement, les croyants doivent enlever leurs chaussures avant d'entrer dans une mosquée ou de prier. Si on ne laisse pas ses chaussures au seuil de l'espace de prière, il est préférable de tenir sa paire de façon à ce que les deux semelles soient pressées l'une contre l'autre, pour qu'elles ne soient pas visibles. À cause de son contact direct avec le sol, le sale, l'objet est associé à l'impur, à la dégradation, et à la servilité – les chaussures étaient utilisées pour frapper les serviteurs, les voleurs, les prostitués. Toucher un individu avec sa chaussure est une insulte, une marque de mépris qui revient à le traiter comme une personne « plus bas que terre ». La semelle de la chaussure peut aussi représenter une offense. Si quelqu'un croise une jambe par-dessus un genou, et ainsi expose cette surface du dessous à son vis-à-vis, quelqu'un l'invitera à s'asseoir différemment.

Au fil d'une lecture labyrinthique sur internet en mars 2016, j'apprends qu'en pleine « seconde guerre du Golfe » (02 août 1990 – 28 février 1991), intensifiée par l'opération « Tempête du désert » (17 janvier - 28 février 1991), le président irakien Saddam Hussein passe commande d'une mosaïque à un artisan irakien représentant le portrait de George H.W. Bush (père).

Placée sur le seuil de l'hôtel al-Rashid à Bagdad, les visiteurs se trouvent obligés de fouler le visage (défiguré par une grimace) en pénétrant dans l'hôtel ou en le quittant. Nul n'a la possibilité de sauter par-dessus le dessin de grande dimension, pas même les membres officiels américains en visite en Irak dans les années qui suivirent le conflit, et ainsi d'éviter de marcher sur celui qui fut considéré comme le leader de l'opposition au programme géopolitique de Saddam Hussein. Marcher sur le président des États-Unis se révèle un geste teinté de deux *hors-champ*, ou *invisibles communautaires* : un mépris selon les traditions islamiques ; et également, une pratique de l'image qui semble bien relever d'une croyance au « pouvoir des images ». Là où le filtre en place dénie la représentation figurative, il emprunte un *hors-champ* étranger à sa culture pour s'adresser au reste du monde – le dessin, fidèle dans son réalisme, donne à voir un homme au visage crispé et peu flatteur selon les critères de la société de l'apparence et du spectacle occidental.

La mosaïque n'existe plus aujourd'hui, elle fut détruite le 09 avril 2003 par l'armée américaine ayant pris le contrôle de la ville sous l'autorité de la « troisième guerre du Golfe » (20 mars 2003 – 18 décembre 2011). Les soldats ne laissèrent pas un trou béant dans le sol, un portrait photographique de Saddam Hussein y fut temporairement placé, parce que les armes de destructions incluent la lutte des *invisibles communautaires*.

Le 14 décembre 2008, à l'heure du journal télévisé, les chaînes publiques diffusent une vidéo montrant un individu lançant une paire de chaussures en direction du président américain George W. Bush (Junior) lors d'une conférence de presse qu'il donne avec le Premier ministre irakien Nouri Al Maliki à Bagdad. Ils annoncent le désengagement progressif mais total des forces américaines sur le sol irakien. Le journaliste Mountazer Al Zaïdi, alors inconnu hors de son cercle social, hurle en arabe du fond de la salle « Voici un cadeau des Irakiens. C'est le baiser de l'adieu, espèce de chien<sup>1</sup> ! », puis, en lançant les chaussures : « De la part des veuves, des orphelins, et de tous ceux qui ont été tués en Irak ! » Ce geste, son impulsion, sa révélation, me fascinent et s'inscrivent en moi de manière définitive ; l'image se place inconsciemment en filtre persistant à mes yeux.

1. Dans la religion de l'Islam, le chien est déclaré impur, à l'origine pour des raisons bactériologiques. On utilise souvent son nom dans le langage courant comme une insulte et il entre dans plusieurs comparaisons péjoratives sous forme de proverbes.

Un anonyme prend position dans la sphère publique à travers un symbole – à l'époque je ne connais pas la valeur du *hors-champ* de la chaussure dans ce contexte et la journaliste française n'en fait pas mention ; mon ignorance concerne également le conflit géopolitique en question. L'image apparaît donc isolée à mes yeux, déconnectée de tout ce qui l'électrise. L'action est violente, et plus encore, elle relève d'une urgence intime - consciente de cette urgence. L'individu s'autorise à ne pas détourner le regard, ni disparaître derrière la raison et les conséquences de son acte. Il sait qu'il doit le faire. Et pour relier le rêve et l'action, il puise dans son *invisible communautaire* qui prend alors tout son sens : l'homme lance ses propres chaussures. Je me souviens de la vigueur du geste, aussi instinctif que puissant, manifestant paradoxalement une impuissance, un besoin visible de reconnaissance dans un contexte tutélaire fondamental de privation des pouvoirs. Il est désormais celui qui a exprimé publiquement au président américain ce qu'une majorité d'Irakiens, et plus largement d'Arabes, pensent de la politique alors menée par les États-Unis. Je regarde aujourd'hui ces images d'un œil nouveau. Les réactions immédiates des trois protagonistes, Mountazer Al Zaïdi / George W. Bush (Junior) / l'assemblée, semblent

quasi opposées, bien qu'ils viennent de vivre le même moment, qu'ils se trouvent dans la même salle et que les deux premiers furent intimement reliés l'un à l'autre l'espace d'un geste. La scène est extrêmement rapide – une minute et quarante – quatre secondes d'un bout à l'autre avant que le silence et les discours soient rétablis ; elle ne devrait donc a priori pas permettre de confusion ou de contresens. Pourtant, alors que la salle semble immédiatement saisir les enjeux de ce qui vient de se passer – libération d'une parole publique sous les traits d'un seul individu –, le président américain semble incroyablement détendu, déconnecté de ce message qui lui était pourtant adressé. Il plaisante, le ridicule apparent de la situation l'amuse<sup>2</sup>. Une sorte de malaise flotte dans l'air. Dialoguer semble impossible, tellement les invisibles inscrits chez chacun semblent incompatibles et intimement défendus de part et d'autre.

Le malentendu n'est manifestement pas un simple problème linguistique, il est de l'ordre de l'intangible, du non-démonstrable, de l'incompréhensible qui ne s'explique pas. Cependant, la démarche pourrait se rapprocher d'un travail de traduction textuelle : traduire, c'est se confronter à

l'impossibilité d'accorder entièrement deux versions sans qu'il reste quelque chose, un résidu sur le bout de la langue qu'on ne peut nommer, mais qu'on comprend bel et bien. Cette sensation que quelque chose nous échappe, que le mot employé n'est pas tout à fait exact, qu'il n'est pas juste s'affine au fur et à mesure que notre usage de la langue se développe. Souvent, traduire consiste à déceler une présence, des évocations, des liens, plutôt qu'un transfert de mot à mot. Un mot peut nécessiter l'usage de plusieurs autres mots dans l'autre langue, pour qu'il soit le moins possible dénaturé dans tous sa complexité. À partir de quand peut-on juger notre connaissance de deux langues assez profonde pour que notre traduction dise la même chose d'une langue à l'autre ? À partir de quand les *hors-champ* de nos visions et situations vécues nous rendent celles-ci réellement accessibles ? Vraiment claires ?

Certaines compréhensions du monde passent à travers des transmissions de connaissances, d'autres par des observations personnelles, d'autres peut-être encore relèvent d'une humilité à savoir notre vision inachevée, fragile, lente. Vivre avec les images se fait par étapes, à travers ce qui est présent partout et visible nulle part.

2. "[...] if you want the facts, it's a size 10 shoe that he threw. (Laughter)" « Si vous voulez des détails, c'est une chaussure de taille 10 (rires) » mis en ligne le 14 décembre 2008, consulté le 26 octobre 2016, URL : <https://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2008/12/20081214-2.html>